204

R. P. MARION, O.P.

Le bon Journal

Une force
L'oeuvre principale
Que faisons-nous ?

L'OEUVRE DES TRACTS
MONTRÉAL

Prix: 5 sous l'exemplaire, $4.00 le cent, $35.00 le mille, port en plus.
Casier postal No 1482, Montréal.

F5012
1919
M341

Cum permissu Superiorum

Nihil obstat

E. Hébert

Censor librorum

Imprimatur

† Georges, évêque de Philippopolis

adm.

30 mars 1919.

The EDITH *and* LORNE PIERCE
COLLECTION *of* CANADIANA

Queen's University at Kingston

LE BON JOURNAL[1]

Messeigneurs,

Mes Frères :

Les Canadiens français de l'Ontario donnent aujourd'hui un bien beau témoignage de leur foi. Réunis en Congrès pour assurer leur survivance en cette province, ils se groupent d'abord aux pieds des saints autels et une messe inaugure leurs délibérations. Autrefois, quand Jacques Cartier descendait sur la pointe de Gaspé, quand Champlain jetait les assises de Québec, quand Maisonneuve fondait Montréal l'histoire rappelle qu'ils commencèrent par planter une croix et faire célébrer une messe.

Les hardis explorateurs qui remontèrent l'Outaouais et découvrirent la région qui s'appelle aujourd'hui l'Ontario, firent la même chose — car, ne l'oubliez pas, l'Ontario fut découvert, et depuis longtemps, par des Français; Champlain lui-même, en 1613, foulait le sol de notre ville, contemplait l'aspect sauvage et grandiose des chutes Chaudière et Rideau, deux ans plus tard s'avançait plus avant jusqu'au village Huron où le Père Le Caron l'avait précédé et avait célébré la première Messe Ontarienne. Humbles descendants de ces fiers chrétiens, nous gardons évidemment la foi qu'ils nous ont léguée et conservons leurs saintes traditions, car nous voici encore agenouillés devant la croix et le Dieu de l'Eucharistie.

Recevez, ô Dieu Tout-Puissant, l'hommage de ce petit peuple qui vous est resté fidèle. Quand d'autres nations renient la foi de leur baptême, nous aimons à proclamer que vous êtes notre Dieu, que Jésus-Christ

1 Cette allocution a été prononcée à la messe du 5me Congrès de l'Association Canadienne-française d'Éducation d'Ontario, à Ottawa, le mercredi, 26 mars 1919. Deux évêques, nos seigneurs Béliveau et Latulippe y assistaient.

s'est fait homme et est mort pour nous, que l'Église est la société sainte en dehors de laquelle il n'y a pas de salut. Oui, c'est pour accomplir ce devoir que nous sommes à vos pieds, ô Dieu Tout-Puissant. Les nations comme les individus doivent reconnaître votre majesté infinie. La nôtre aujourd'hui aime à vous redire avec Celui qui vous a glorifié infiniment : « O Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.»

Puis à cette nation qui vous adore, donnez le pain quotidien qui soutiendra son existence; donnez-lui de fortes convictions religieuses qui l'empêchent de se laisser séduire par toutes les fausses doctrines et les mirages de l'esprit humain; donnez-lui le sens de la justice, de l'honnêteté, de la chasteté, de toutes ces vertus qui sauvent — car une race ne meurt pas de ses blessures, elle meurt de sa pourriture; donnez-lui l'esprit de sacrifice afin qu'elle considère la vie non comme un banquet insensé où l'on se plonge dans toutes les ivresses et les voluptés, mais comme un noble devoir qu'il faut remplir et ne jamais trahir, comme un talent précieux qu'il faut faire fructifier et ne jamais gaspiller; donnez-lui enfin la liberté, cet air pur que l'on respire avec tant de bonheur, qui dilate les poumons, qui permet à la fleur d'étaler ses délicates corolles, qui donne au chêne d'étendre sa vaste ramure, et qui permet à un peuple de multiplier ses tentes, de développer son génie, de parler sa langue et de garder ses chères traditions.

Voilà mes Frères, l'adoration et la prière que les Canadiens français de l'Ontario adressent aujourd'hui au Seigneur. Puisse Dieu les agréer, bénir les travaux de leur Congrès, inspirer aux délégués des conseils de sagesse et des mesures de salut.

Pour moi, mon rôle ne consistera qu'à vous indiquer le principal et l'indispensable moyen d'apostolat dont doivent se servir ceux qui veulent travailler à la gloire de Dieu et au salut de notre race, je veux parler de la presse et particulièrement du journal.

UNE FORCE

Le journal est en effet une force : D'abord il est partout : semblable à un torrent, il inonde nos villes et nos campagnes, il franchit le seuil de toutes les familles. Et il vient tous les jours, cet infatigable visiteur. Il arrive aux heures de repos, après les durs labeurs de la journée, quand il fait bon s'entretenir avec des amis. Il a sa manière de présenter un fait, d'ignorer un événement, d'apprécier un homme, de parler politique et religion, de trancher avec assurance les plus graves questions. Son arrivée est attendue avec impatience, son absence cause du malaise et de l'ennui. Chacun veut avoir son journal comme il veut avoir tous les jours son tabac, son thé ou son café.

De plus le journal s'impose partout en maître et s'empare de la direction des esprits. Ils sont bien rares ceux qui résistent à l'influence de leur journal. Ils croient avoir le journal de leur opinion, ils ont bien plutôt l'opinion de leur journal. Sans s'en apercevoir, ils finissent par adopter toutes ses décisions, par épouser toutes ses causes, par penser et parler comme lui.

Le journal est donc tout-puissant. On a dit qu'il est le quatrième pouvoir, on peut dire plutôt qu'il est le premier pouvoir, car il gouverne tout, les gouvernements eux-mêmes. Il est le maître de l'opinion publique et par conséquent le maître des majorités parlementaires. Il savait donc ce qu'il demandait, le juif Crémieux qui disait à ses amis en 1842 : « Emparez-vous de la presse, et vous aurez tout le reste ».

Conseil pratique et sage que je veux donner à mes coreligionnaires et à mes compatriotes. Pour juger de son efficacité, qu'ils regardent ce que les amis du juif Crémieux ont obtenu en France : Ce pays a été inondé par eux de journaux impies et sectaires. Tous les jours on a déversé à flots dans le peuple le doute et l'erreur. Tout était bon pour cette fin : scandales cléricaux inventés de toutes pièces, calomnies perfides, insinuations malveillantes, moqueries sur les pratiques

religieuses... Tout cela afin de fausser le jugement, de faire naître le doute contre les institutions et les hommes les plus respectables et détruire peu à peu toute croyance.

Pendant ce temps-là, d'autres journaux travaillaient aussi la France : les journaux obscènes qui glorifient et font aimer le vice; les journaux mondains qui arrivent au même résultat avec des procédés moins choquants; les journaux politiques qui mesurent tout à l'intérêt étroit de leur parti; les journaux frivoles et indifférents qui encombrent leurs colonnes de dépêches et de nouvelles inutiles, qui notent tous les incidents banals de la rue : les accidents d'automobile comme les feux de cheminée, mais qui n'auront rien à dire si deux cent cinquante mille de leurs compatriotes se soulèvent contre les persécutions dont ils sont victimes ou demandent à la législature de désavouer une loi injuste.

Et les journaux catholiques où étaient-ils dans cette lutte terrible où l'on se disputait l'âme de la France? Hélas ! « en 1908, la France comptait 9,603 journaux, et dans ce chiffre énorme, les journaux catholiques étaient représentés par un dix-huitième ». (Pierre l'Ermite, *La Presse, ça presse.*)

Aussi quels furent les résultats ? Écoutez ces tristes réflexions que j'emprunte, en les abrégeant, à un des plus grands apôtres et des plus grands orateurs de la France actuelle :

« Quelle lugubre promenade, si nous visitons une à une les lamentables ruines de nos œuvres... Regardez-les ! la main de l'exterminateur les a marquées d'un signe de mort. Ces grandes maisons froides et vides, aux persiennes closes, au seuil désert, ce sont les demeures abandonnées de nos Congrégations en exil, leurs écoles fermées, leurs chapelles mises sous scellés... Et nos séminaires ! ils sont vides comme nos couvents, silencieux comme des tombeaux. On a chassé leurs hôtes, qui furent brutalement poussés à la rue, en plein hiver... Et nos évêchés ! dépeuplés comme nos séminaires ! Les pères ont été frappés et expulsés comme les fils... Et nos églises ! Elles sont en deuil, elles

aussi. Elles gardent la trace des violences subies, des portes défoncées, des serrures brisées, des placards mis en pièces. Elles tremblent dans l'incertitude de leur lendemain. »

« A l'ombre de nos églises, plus menacés qu'elles, plus attristés encore par l'inquiétude et la souffrance, se blottissent nos presbytères. Là dans son pauvre et précaire abri, le prêtre se sent seul, paralysé, impuissant et il pleure sur l'abandon des âmes. »...

Qui a semé toutes ces ruines? L'orateur n'hésite pas à les attribuer au mauvais journal. Léon XIII l'avait dit vingt ans à l'avance: «Le mauvais journal est en train de faire en votre pays s'il n'est efficacement combattu, des maux dont personne ne peut soupçonner l'étendue.»

Mais voulez-vous voir maintenant un spectacle plus consolant, le spectacle des catholiques qui ont compris l'obligation de s'emparer avant tout de la presse, et d'aller avec elle à la conquête de toutes les libertés ?

Nous le trouvons en Allemagne, dans ce pays ennemi dont il nous sera bien permis de tirer notre profit des dépouilles. Là, les catholiques, sont devenus les arbitres de la nation, avec ce groupe compact du Centre qui tient le gouvernement à sa merci. Et pourtant en 1870, les catholiques étaient écrasés sous la botte de Bismark, homme de génie et d'entêtement brutal, qui rêvait d'effacer jusqu'au souvenir de l'église. Jamais catholiques ne subirent plus terrible persécution. Mais que firent-ils ? Ils entreprirent une colossale campagne de presse ! Le clergé se donna tout entier à cette œuvre. Il ne songeait pas à bâtir de riches églises, ni à élever des statues, mais il fondait des journaux, organisait d'abondantes ressources, pour leur soutien et leur développement. Aussi en 1861, il n'y avait en Allemagne que 14 feuilles catholiques dont les abonnés n'égalaient même pas le nombre des prêtres de ce pays.

Aujourd'hui, le Centre dirige 573 journaux et revues qui distribuent des arguments à sept millions d'abonnés, et à une vingtaine de millions de lecteurs. Voilà

ce qu'on a fait dans un pays protestant et ce qui a rendu les catholiques libres, respectés et tout-puissants.

L'ŒUVRE PRINCIPALE

Emparez-vous de la presse et vous aurez tout le reste ! Et nous, mes frères, catholiques et canadiens-français de l'Ontario, comprendrons-nous cette vérité ? Nous qui voulons être les apôtres de la religion catholique et de notre nationalité — les deux, chez nous, vont toujours ensemble — comprendrons-nous qu'il y a un moyen d'apostolat indispensable et qui l'emporte sur tous les autres, c'est la presse, c'est le journal. « Mettre de côté de semblables moyens, comme le disait Pie X à l'Archevêque de Québec en 1907, c'est se condamner à n'avoir aucune action sur le peuple, et ne rien comprendre au caractère de son temps. »

Nos évêques sont du même avis, puisque dans leur lettre après le Concile Plénier de Québec, ils disaient : « Nous sommes convaincus que la création, la diffusion et le soutien constant de journaux véritablement catholiques est une œuvre souverainement utile, et nous ne craignons pas de dire qu'elle est de nos jours une absolue nécessité. » (Concile Plénier de Québec, p. 513.)

Il est plus important aujourd'hui d'avoir de bons journaux que de bâtir de riches églises et d'élever de magnifiques statues. Le Sacré-Cœur aimera mieux cela d'ailleurs, parce que le bon journal dans une paroisse mettra son image, non sur les places publiques, mais dans le cœur des fidèles. Puis, à quoi serviront nos églises et nos statues, si nos ennemis avec leurs journaux s'emparent de l'âme de nos croyants ? Mais le sol de la France et de l'Italie est pavé de basiliques et de cathédrales dont nos plus belles églises pourraient servir à peine de sacristie. Les routes autrefois étaient jalonnées de croix et de calvaires merveilleux d'art et de richesse Un jour, ces monuments, loin de prêcher la religion aux peuples qui vivaient à leur ombre, ne faisaient que soulever leur haine et leur convoitise, et ces peuples enversèrent les calvaires, confisquèrent les églises, les sémi-

naires, les monastères, les évêchés et les presbytères — il y en avait en France seulement, — disaient les mauvais journaux — pour un milliard.

Il est plus important aujourd'hui d'avoir de bons journaux que de prêcher et de faire donner des missions, parce que « humainement parlant, déclare le Cardinal Pie, il n'y a pas de prédication qui tienne contre la mauvaise presse ». « Quels seront les résultats de ces missions, dit une circulaire de nos évêques, si le lendemain, le mauvais journal détruit tout ce que vous avez fait ? »

« Il est plus charitable aujourd'hui, dit le Père Sertillanges, et plus patriotique de fonder un journal honnête que de construire dix hôpitaux. »—« C'est très bien, disent encore nos évêques, de secourir les pauvres et de soutenir les œuvres de bienfaisance. Mais quel bien faites-vous à l'âme de ces malheureux ? Quels résultats obtenez-vous pour la cause catholique si ceux que vous secourez continuent à lire des journaux où la religion, ses ministres et tous les catholiques sont calomniés et traînés dans la boue ? »

Il est plus important aujourd'hui d'avoir de bons journaux que d'avoir des cercles, des sociétés et des salles paroissiales. A quoi cela servira-t-il en effet, si au sortir de ces réunions nos fidèles se trouvent au milieu de tous les dangers ? A quoi servirait-il, au cours d'une maladie contagieuse, de s'isoler pendant une journée et de courir pendant six jours au milieu des pestiférés ? Ce qui vaudrait mieux, « ce qui serait définitif, ce serait de faire disparaître, de transformer l'atmosphère corrompue par la mauvaise presse, en un milieu où tous puissent respirer l'air pur des saines idées soufflées largement par le bon journal ». (Abbé Soulange-Bodin.)

« Il est plus important aujourd'hui, dit l'évêque de Dijon, de soutenir la presse catholique que nos écoles, car avec le journal nous pouvons avoir et soutenir nos écoles; sans lui, nous n'aurons rien. »

Il est plus important aujourd'hui d'avoir de bons journaux que de magnifiques conférences et de splendi-

des congrès, parce que le journal c'est un congrès permanent, c'est un conférencier qui parle, non à un millier d'auditeurs, mais à des centaines de mille, qui se fait entendre non tous les deux ans, mais tous les jours, qui soulève, non les applaudissements d'un moment, mais des convictions qui vont toujours grandissantes.

Oui, mes frères, le principal moyen d'éducation pour notre peuple, c'est le bon journal, c'est-à-dire le journal patriotique et catholique qui, non-seulement informe mais forme ses lecteurs. Il n'y a pas d'éducateur qui puisse lui être comparé, ni maître d'école, ni prédicateur, ni catéchiste, ni conférencier, parce que son action est plus étendue et plus soutenue. Et son témoignage est reçu avec plus de confiance. Ce journal, on le croirait absorbé dans le récit des événements qui passent, mais sous la trame légère de ses articles écrits au jour le jour, à travers la vérité de ses informations en apparence insignifiantes, il est animé d'une pensée constante de foi et de patriotisme et poursuit sans cesse le même but : celui d'inspirer des convictions à ses lecteurs et de les diriger en une poussée incessante vers l'action. Il est en même temps la meilleure forme de défense; il est, comme on l'a dit, « la grosse artillerie de la pensée ». Rien ne se fait d'utile, de décisif sur l'opinion publique sans son intervention. Il est la seule force qui puisse avec retentissement dénoncer les injustices et arrêter les persécutions; comme il est la seule force qui puisse relier en un ensemble compact et formidable un peuple qui ne veut pas se laisser écraser.

QUE FAISONS-NOUS ?

Eh bien ! que faisons-nous pour cette œuvre entre toutes les œuvres ? Hélas ? Nous ne faisons rien. Il y a bien chez nous quelques bons journaux, franchement catholiques et patriotiques, mais nous les devons, non à la masse du peuple, mais à la générosité et au dévouement de quelques individus. La masse du peuple, et j'entends par là, la classe instruite comme celle qui ne l'est pas, ceux qui dirigent comme ceux qui

sont dirigés, la masse du peuple ne comprend rien à cette œuvre et ne fait rien pour la soutenir. Cette œuvre en effet se soutient comme les autres avec du dévouement sans doute, mais aussi avec de l'argent. De l'argent, c'est le mot décisif; c'est, je dirai, la pierre de touche qui nous permet de découvrir un apôtre de la bonne presse. C'était bien l'opinion du pape Léon XIII qui disait : « Que tous ceux qui veulent voir fleurir la religion et la société protègent de leurs libéralités la fécondité de la presse, chacun proportionnant ses largesses à sa fortune... C'est le *devoir des fidèles* de soutenir la bonne presse en concourant directement à la faire vivre et prospérer. En quoi nous croyons que jusqu'à présent, on n'a pas fait assez. »

Mes frères, nous suivons les erreurs des catholiques de France; comme eux, nous donnons abondamment pour des églises, des hôpitaux, des couvents, des écoles. Il y en a dans chaque paroisse pour des cent mille dollars. Notre peuple ne cesse de donner pour accroître ces trésors, mais comme nos bons cousins les Français, nous ne songeons pas à mettre ces trésors en sûreté, sous la sauvegarde de la presse. Puissions-nous n'avoir pas, comme eux à le regretter. Écoutez ces paroles d'un évêque de France à son clergé : « Dites aux chrétiens... que s'ils avaient dépensé pour la presse la dixième partie de l'argent qu'ils ont donné pour la construction d'établissements immenses, et somptueux, pieux et charitables, nous serions encore en possession de ces établissements, et ce qui est mieux, de la liberté ».

Notre peuple donne, et après avoir élevé chez lui ces œuvres de religion et de charité, dont je viens de parler, il trouve encore le moyen d'envoyer des sommes énormes au dehors pour la propagation de la foi, l'œuvre de la Sainte-Enfance, les belges affamés, l'évangélisation des nègres, les huttes des soldats, le relèvement des églises détruites, la croix rouge, et Dieu me garde d'en faire un reproche ! Mais où et quand donne-t-on pour l'œuvre de la bonne presse ? Comment est-il reçu l'apôtre de cette sainte cause s'il s'impose la tâche de

solliciter pour son journal des aumônes ou des capitaux. Oui, on prendra des actions, mais à condition que cela rapporte de gros dividendes; on prêtera, mais à du 7 pour cent sur première hypothèque. Si l'apôtre insiste on se débarrassera de lui en prenant un abonnement, et souvent on se débarrasse autrement.

Quelques-uns tout de même se décident à donner. Et quand ils ont donné la centième partie de ce qu'ils gaspillent en folles dépenses, souvent « ils se croient des héros de générosité. Leur geste leur paraît digne au ciel d'une fastueuse récompense, et sur terre d'un retentissant éloge... Ce n'est pas avec ces vulgaires aumônes — vulgaires pour les grands de ce monde, sublimes pour les petits, qui sont parfois les plus généreux — ce n'est pas avec ces râclures de porte-monnaie que nous paierons notre dette et remplirons notre devoir ». (Abbé Thellier de Poncheville.) Ce ne sont pas ces sordides subventions qui donneront à notre presse le développement prodigieux dont elle a besoin pour défendre contre tant d'assaut notre foi et notre nationalité.

Notre foi et notre nationalité sont d'ailleurs trop nobles pour qu'on puisse les racheter comme au rabais.

Ce qu'il faut, ce sont de plus larges aumônes, car souvenez-vous-en, le bon journal ne donne pas de revenus comme les mines du nord de l'Ontario. Il ne peut pas compter comme d'autres journaux, sur les annonces si payantes des théâtres, des boissons, des élixirs et de toutes les choses avec lesquelles on exploite la faiblesse ou la bêtise humaine; indépendant des partis, il n'est pas soutenu par une caisse électorale et il ne se vend pas pour cinquante mille piastres à l'occasion d'une élection; cependant ses presses et son outillage lui coûtent aussi cher que dans les autres ateliers; ses ouvriers exigent les mêmes salaires; le papier, le charbon, les taxes, l'entretien atteignent des chiffres aussi élevés. Oui, il faut de larges aumônes. Mais consolez-vous, je vous dirai que les Canadiens français de l'Ontario, avec le dixième, même avec le vingtième de ce qu'ils donnent pour leurs établissements pieux

et charitables, pourraient avoir un journal assez riche pour rivaliser avec les plus puissants et pour être distribué presque gratuitement.

Et c'est à ce but qu'il faut tendre, que doivent s'employer particulièrement ceux qui ont charge d'âmes. En ce faisant, loin de s'éloigner de leur saint ministère, ils trouveront plutôt à le compléter et à le renforcer; et ils s'acquitteront d'un grand devoir : celui d'arracher leurs ouailles au danger des mauvais journaux. Ce danger existe : tant de nos gens lisent les journaux protestants qui prêchent le divorce, l'école sans Dieu, la défiance du pape, qui ne perdent pas l'occasion d'inventer ou de grossir démesurément un scandale contre nos couvents ou notre clergé, qui ne cessent d'humilier notre foi et notre race, qui nous traînent dans la boue comme on l'a fait si ignoblement dans ces dernières années. Tant de nos gens lisent des journaux étroitement politiques où l'on passe son temps à calomnier, à injurier bassement ses adversaires, où l'on est toujours prêt, si l'intérêt du parti l'exige à sacrifier nos causes les plus saintes et nos droits les plus sacrés. Tant de nos gens lisent les journaux à nouvelles — la plupart éloignés de nos milieux et indifférents à nos questions — où l'on forme des lecteurs banals à force de leur raconter des faits banals, où l'on s'attache cent fois plus au récit d'un chien écrasé qu'à l'emprisonnement de nos commissaires d'écoles ou à la résistance de nos mères de famille. Il sera béni le jour où dans toutes les familles de l'Ontario, le bon journal aura supplanté ces mauvais journaux. Ce jour-là, notre peuple aura trouvé un éducateur, un défenseur courageux de ses droits, un guide sur les chemins encore incertains de son avenir.

Ce jour béni, il faut le hâter de nos vœux, de notre dévouement. Qu'à l'avenir donc, dans nos aumônes, dans notre testament, dans nos œuvres de charité, nous fassions une part pour le bon journal ! Que l'éducation de notre peuple soit faite en ce sens ! Que chacune de nos paroisses voit surgir des organisateurs et des comités pour le soutien et l'expansion de la bonne presse ! Qu'il se fasse au besoin un congrès sur cette ques-

tion importante ! Car, souvenez-vous-en, le bon journal, véritablement catholique et patriotique, c'est aujourd'hui le meilleur apôtre pour donner des âmes à Dieu et assurer à notre race d'intrépides défenseurs.

Qu'il en soit ainsi avec la bénédiction de Nos Seigneurs les Évêques qui ont bien voulu compter avec nous aujourd'hui, de ces deux illustres prélats, qui, dans les postes avancés où la Providence les a placés, tiennent d'une main si ferme, le drapeau de notre foi et de notre nationalité. Comme leur présence donne de l'éclat à notre convention ! Comme elle donne aussi du réconfort à nos soldats, un peu fatigués de la lutte, mais qui ne demandent pas, Dieu merci ! d'être relevés du glorieux service où ils peuvent défendre ce qu'ils ont de plus cher : leur foi et le doux parler de leurs ancêtres!

QUELQUES TÉMOIGNAGES

S. S. Pie X :

Ah ! la presse, on ne comprend pas encore son importance. Ni les fidèles, ni le clergé ne s'en occupent comme il le faudrait. Les vieillards disent quelquefois que c'est une œuvre nouvelle et que jadis on sauvait bien des âmes sans s'occuper des journaux. C'est bientôt dit : autrefois ! autrefois ! Mais on ne fait pas attention qu'autrefois le poison de la mauvaise presse n'était pas répandu partout et que, par conséquent, le contrepoison des bons journaux n'était pas nécessaire. Il ne s'agit pas d'autrefois; nous sommes à aujourd'hui ! Eh bien, c'est un fait qu'aujourd'hui le peuple chrétien est trompé, empoisonné, perdu par les journaux impies. En vain, vous bâtiriez des églises, vous prêcheriez des missions, vous fonderiez des écoles; toutes vos bonnes œuvres, tous vos efforts, seraient détruits, si vous ne saviez pas manier en même temps l'arme défensive et offensive de la presse catholique, loyale, sincère.

S. S. Benoît XV :

Nous souhaitons le meilleur succès aux zélés propagateurs de la presse catholique, car rien n'est aussi urgent que de réparer le mal commis par les mauvais journaux.

Le Cardinal Bégin :

Il nous semble, et nous croyons devoir insister sur ce point, que dans notre situation actuelle, ce qui peut le plus efficacement contribuer à une sérieuse formation de la conscience catholique, ce sont des journaux quotidiens hautement et exclusivement catholiques : catholiques dans leurs doctrines, catholiques dans leurs esprits, catholiques dans leurs appréciations des hommes et des choses, catholiques dans la discussion de toutes les questions de religion et de morale, de nationalité et de langue, d'administration politique et d'économie sociale... L'influence du journal est aujourd'hui si considérable ! Il est dans toutes les mains; il fournit au peuple des arguments pour toutes ses discussions et lui donne toutes les informations dont il est avide, il dirige les esprits, il forme l'opinion, il prononce sur toutes choses des jugements que le lecteur confiant accepte d'ordinaire sans examen et sans résistance. Si le journal est bon, son influence pour le bien est immense; s'il est mauvais, que de ravages n'exerce-t-il pas dans les âmes ! Aussi estimons-nous qu'à côté des journaux d'affaires et des journaux de partis politiques, il est opportun de fonder des journaux quotidiens, libres d'attaches politiques et qui n'aient d'autre préoccupation que de soutenir, avec les vrais intérêts de la patrie, la cause de Dieu, de la religion et des âmes.

Monseigneur Bernard ;

Faites comprendre à vos paroissiens combien il leur importe, dans ce temps de publicité à laquelle rien ne peut se soustraire, d'être renseignés à temps par un journal qui n'a aucun intérêt à les tromper pour les

exploiter, et qui ne sera jamais dupe lui-même des préjugés et des mensonges mis en circulation par les ennemis de leur foi et de leur religion...

En certains cas, ce serait une aumône fort méritoire et un excellent apostolat d'introduire un bon journal — fût-ce à ses propres frais — dans des milieux où il serait surtout nécessaire et n'arriverait jamais par une autre voie.

En conséquence, j'espère que vous aurez à cœur de répandre le bon journal et de lui trouver en grand nombre des lecteurs et des abonnés fidèles. De plus, si vous le pouvez, aidez-le de votre collaboration, soit en le renseignant avec exactitude sur des faits et des œuvres que vous connaissez mieux que personne, soit même en lui offrant des notes ou des travaux complets sur les institutions et les œuvres catholiques commises à votre sollicitude et à votre garde.

En suivant ces directions, vous aurez fait ce qui est en vous pour aider au succès d'une œuvre qui importe souverainement au bien de l'Église et du pays.

MONSEIGNEUR LALULIPPE :

Je crois, autant qu'il le faut, à la Ligue des nations pour enrayer l'égoïsme qui épuise les forces de l'humanité, mais je crois encore plus à la ligue des revues et journaux catholiques pour endiguer les passions du cœur humain, pour assainir l'atmosphère des intelligences, pour écarter les préjugés et pour faire briller la lumière qui doit éclairer tout homme venant en ce monde.

Ce que le journal opère dans la sphère religieuse, il l'accomplit aussi avec les mêmes résultats dans le domaine national, et, à preuve de cette assertion, nous devons dire que si les canadiens-français sont restés unis dans la crise que nous traversons, s'ils connaissent aujourd'hui leurs droits et sont debout pour les affirmer, nous le devons aux journaux que vous connaissez trop bien pour que j'aie besoin de les nommer.

Donc ces journaux et ces revues de Québec, Montréal et Ottawa, je n'ai pas le temps de mentionner les autres, il faut les recevoir, les lire, les répandre, les supporter au prix de tous les sacrifices.

Il y a trois choses dont vous ne pouvez pas vous passer, Canadiens français de la province d'Ontario, votre église, votre école bilingue et votre journal catholique, et français...

R. P. Colclough, S. J. :

Le journal franchement catholique, on doit l'aider, l'encourager, le défendre et le propager. Il ne faut pas que l'on dise des catholiques du Canada ce qu'avec raison l'on a pu dire en d'autres pays : qu'ils épargnent leurs ennemis et frappent sur leurs meilleurs défenseurs.

Abbé Philippe Perrier :

Il est nécessaire de créer chez nous une mentalité nouvelle relativement à la bonne presse. Avez-vous jamais réfléchi que les journalistes catholiques, les journalistes qui suppriment de leurs feuilles les circonstances détaillées des crimes et les gravures dont ces récits sont trop souvent accompagnés sont précisément ceux que nous critiquons à tort et à travers? On leur voudrait une perfection qu'il est difficile de réclamer en ce monde. Un jour, on les trouve trop violents; le lendemain, ils ne sont pas assez combatifs. La feuille hostile ou tendancieuse elle est toujours bien rédigée : partout et toujours on lui décerne des éloges. Pourtant l'œil de la bienveillance ne pourrait-il pas nous faire voir des qualités chez nos amis. La charité nous pousserait à dire du bien du bon journal. Nous devrions inviter nos amis à le prendre au moins à l'essai : ils verraient bien vite combien il est intéressant et digne de confiance.

Les commandements de la bonne Presse

La bonne Presse tu mettras
Entre toute œuvre au premier rang.

Pour tes libraires choisiras
Des catholiques seulement.

Mauvaises feuilles ne liras
Ni mauvais livre également.

Le mauvais journal combattras
Et le neutre pareillement.

Aux gares et kiosques prendras
Le bon journal uniquement.

En chemin de fer le liras
Devant tous, ostensiblement.

A d'autres lecteurs passeras
Tes numéros exactement.

Bons livres, bons tracts sèmeras
Parmi le peuple largement.

Pour cette œuvre n'épargneras
Ni ta peine, ni ton argent.

Ta conscience examineras
Sur ce point sérieusement.

Avec un bon journal chaque foyer doit posséder une bonne revue.

La Vie nouvelle

Revue de pensée et d'action catholique, publie chaque mois des articles variés, signés d'écrivains connus, sur des questions actuelles, en particulier les questions d'apologétique et les questions sociales.

Directeur : R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

V.-E. Beaupré. — Abbé Henri Bernard. — R. P. Bournival, S. J. — Edmond Brossard. — R. P. Brouillet, S. J.—Abbé I. Caron.—Thomas Chapais. —R. P. Chossegros, S. J.—Abbé Courchesne.—Eugène Duthoit.—Docteur G.-H. Dufresne. — R. P. Dugré, S.J.—Albert Ferland.—Docteur L.-E. Fortier.—Alexandre Grenon.—Abbé Lionel Groulx.—Léon-Mercier Gouin.—Abbé Edmour Hébert.—Omer Héroux.—R. P. Louis Lalande, S. J.—R. P. Lamarche, O. P.—Arthur Laramée.—R. P. Lecompte, S. J.—C.-J. Magnan.—Ernest Marceau.—Abbé Maurault, P.S.S.—Victor Morin.—Mgr Pâquet.—Antonio Perrault.—Abbé Philippe Perrier.—Abbé Arthur Robert.—Guy Vanier.—François Veuillot.—R. P. Villeneuve, O. M. I.

RÉDACTION :

Villa Saint-Martin, Abord-à-Plouffe, près Montréal

ADMINISTRATION :

Imprimerie du Messager, 1300, rue Bordeaux, Montréal.

Abonnement : $1.00 par année.

Tous les abonnements partent de janvier. On peut se procurer les numéros déjà parus.

BROCHURES A 5 SOUS

L'Instruction obligatoire

Sir Lomer GOUIN,
MM. TELLIER et LANGLOIS

L'Ecole obligatoire

Mgr PAQUET

Le premier Patron du Canada

R. P. LECOMPTE, S. J.

Le bon Journal

R. P. MARION, O. P.

Paraîtront bientôt :

La Fête du Sacré-Cœur

R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

Le docteur Painchaud

C.-J. MAGNAN

TRACTS POPULAIRES

L'École nationale

L'Instruction obligatoire

Le vrai moyen d'aider l'instruction

Suggéré par Sir LOMER GOUIN.

10 sous la douz. franco — 50 sous le cent, $3 le mille, port en plus.

L'OEUVRE DES TRACTS,
Casier postal No 1482
Montréal